

**Du Rififi à
La Trimardière**

B. Sonny Daggett

**Du Rififi à
La Trimardière**

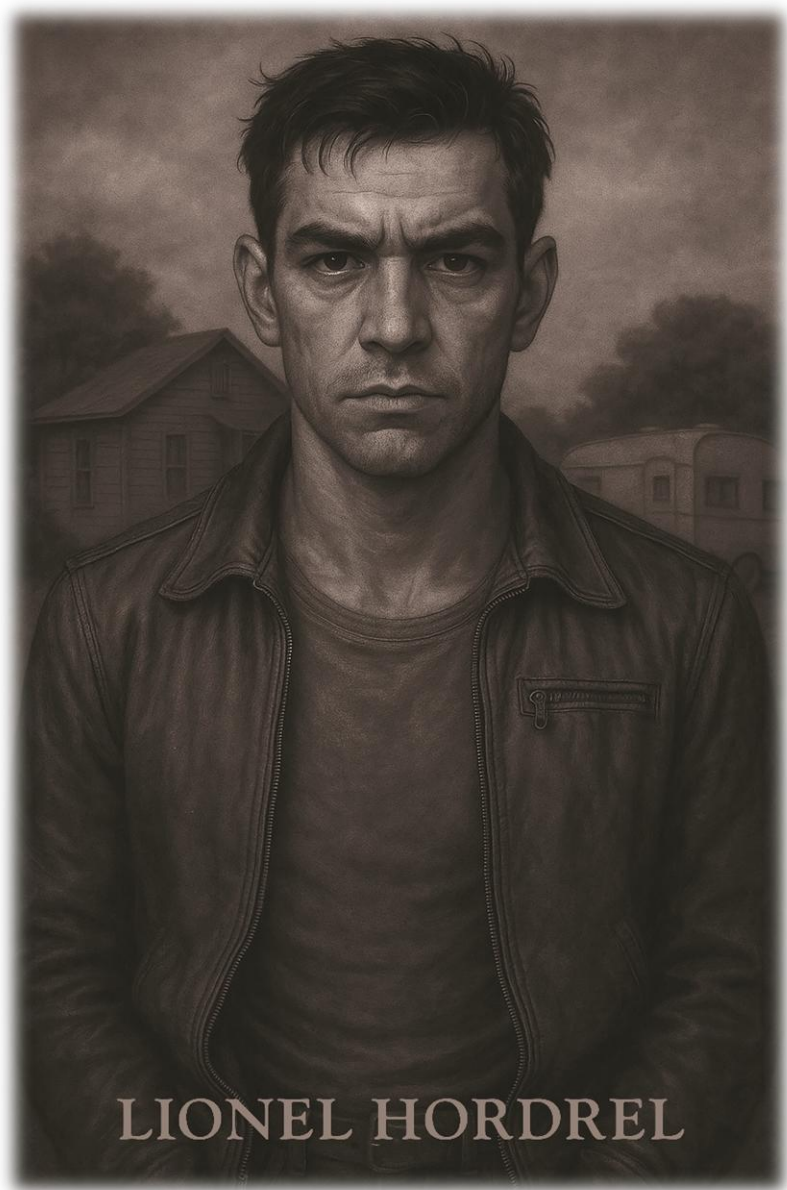
Droits réservés (copyright) : ©B. Sonny Daggett, 2025

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Dépôt Légal : décembre 2025

ISBN : 978-2-9596879-9-0

À mon père



LIONEL HORDREL

Chapitre 1

La petite feuille de mon agenda mural affichait 2025.

Le cul vissé sur le banc des vestiaires du Stadium, je tirais sur mon joint en me disant qu'il serait peut-être temps de me ressaisir. Le match de boxe allait commencer très bientôt. Tandis que le pilon me faisait naviguer dans le cosmos, je voyais mon adversaire enquiller sa troisième canette de Red Bull. C'est à ce moment précis que je me suis demandé si j'avais bien fait de pipocher un pétard avant de monter sur le ring.

Après la rencontre, quand je me suis réveillé dans un plumard à l'hosto, le médecin m'a assuré que je retrouverais la vue au bout de quelques jours, mais qu'en attendant, je pourrais prendre des séances de kiné pour me retaper complètement.

Deux semaines après le match, une fois remis de mes tourments, j'avais regagné mes pénates. Il me fallait un peu de zéille pour les courses, histoire de faire prendre quelques kilos à mon frigo, qui était aussi vide que mes couilles étaient pleines.

Je me douchai, changeai de fringues et filai à la banque. Sur la vitrine, un slogan : « Être pauvre, ça n'a pas de prix. »

Le mec derrière le guichet ressemblait à un ornithorynque sous Ventoline. Il m'adressa un grand sourire narquois en matant ma hure constellée de cicatrices. Comme un toutou bien dressé, il alla chercher son maître, qui me balança, sans aucune once de compassion, que mon ex avait profité de l'occasion pour engourdir la plus grosse partie de mon blé et qu'elle s'était barrée bras dessus bras dessous avec le vainqueur de la rencontre.

Qu'est-ce que j'allais devenir ? Plus de taf, quasiment plus une thune, plus de meuf. Impossible pour le moment de remonter sur le ring vu la tannée que j'avais ramassée. Je pouvais encore bouger grâce à toute la ferraille qu'on m'avait implantée dans les coudes et les épaules. J'étais une version humaine de la statue de la Liberté.

J'avais le moral dans les chaussettes et des tonnes d'idées noires me traversaient le ciboulot.

C'qui était sûr, c'est que j' n'avais pas assez de burnes pour me faire sauter le caisson. Pas comme mon père, qui lui, avait eu le courage de se loger un pruneau dans le bocal devant moi le jour de mon cinquième anniversaire. Alors que faire de ma vie qui ressemblait à une planche à savon ?

J'étais perdu dans mes pensées quand, subitement, une idée me traversa la caboche : « Pourquoi n'irais-je pas consulter une voyante ? »

Je n'étais pas franchement adepte des sciences occultes, mais au point où j'en étais... qu'est-ce que je risquais ?

Je pris donc rendez-vous chez une diseuse de bonne aventure.

Le lendemain, il faisait beau. Les piafs avaient sorti les flutes. Un petit peu de marche me ferait du bien, surtout qu'on m'avait piqué mon scooter la veille. Il ne restait que le cadenas et une mare de pisse à la place du bolide.

J'arrivai au pied de l'immeuble et montai lentement l'escadrin me conduisant vers mon futur. Sans trop y croire, je tambourinai à la lourde.

— Monsieur Hordrel ! Entrez, je vous prie.

Une fois franchi le seuil, l'ambiance du salon me foutu le traczir : cierges noirs à moitié consumés, crânes de piafs, flacons avec des trucs bizarres dedans, yeux de bestioles dans une boîte à godasses. Et pour compléter le décor, un chat noir qui roupillait sur le canapé. Après avoir fait l'inventaire des lieux, je lâchai :

— Madame Bellevue, pour être franc, j'dois vous dire que je ne suis pas fan des cabinets de voyance. On sait jamais si on va se faire enfler. Il paraît que les devins profitent des faiblesses des paumés pour

leur vendre du rêve. Sans vouloir jouer les méfiants... vous pourriez me faire une petite démo de vos talents ?

— Bien sûr ! Mais tout d'abord je tiens à vous prévenir que notre séance est terminée.

— Mais pourquoi ? on a même pas commencé !

— Parce que vous n'avez pas de quoi payer.

— Bien sûr que si ! assurai-je avec aplomb.

Pour lui prouver ma bonne foi, je plongeai la main dans mes fouilles pour lui montrer les talbins. Coup de massue. J'avais beau palper mon blouson sous toutes les coutures... Pas l'ombre d'un bifton. J'avais laissé les thunes à la maison.

La gueule de la démonstration. Mais bon ! Fallait se ressaisir et pas se laisser déborder par les événements. Je priai la Pythie de Delphes de me refiler un rencard un autre jour. Ce qu'elle fit.

Quelle heure était-il ? 15h30.

Merde ! J'avais zappé mon premier rendez-vous chez le toubib. Le chirurgien qui m'avait rafistolé m'avait conseillé d'aller voir un psy pour faire le ménage dans tout ce bordel qui me servait de cerveau.

Allongé sur son canapé, je lui racontais les grandes lignes de ma vie de merde. Au bout d'une demi-heure, il lâcha :

— Vous souffrez d'un dysfonctionnement aortique dû à une hypertrophie labiale du cortex situé dans le cervelas à droite de l'hippopotamus juste derrière la clairière de Dijon. Vous me ferez deux cents pompes le jour du solstice d'été et je vais vous prescrire du bain de bouche et de l'argile verte pour consolider tout ça. Ça fera cent cinquante tickets pour la consultation.

Complètement barré, le docteur. Je n'avais rien pigé à son baratin.

Je lui serrai la louche et décollai vers une fin de journée que j'espérais plus rigolote.

Je voulais me baguenauder du côté du parc, histoire de faire prendre l'air à la famille de singes qui squattait ma cervelle.

Il y avait des daronnes qui braillaient sur leurs mômes, des amoureux dégustant des glaces. Il y avait même un mec en tenue de chasse devant l'enclos des biches. Il devait s'imaginer avec un flingue en train de faire un carnage.

J'étais posé sur un banc, les lampions rivés sur ma tablette à mater un tas de conneries pondues par des mecs et des nanas sans aucun talent, quand une vieille sorcière vint s'échouer à côté de moi. J'la voyais approcher comme un chat qui a repéré une souris. Elle posa une main sur ma cuisse et demanda :

— Qu'est-ce que vous faites ?

Un tantinet décontenancé, je zieutai la pogne de la vioque qui tentait l'escalade vers l'obélisque d'Osiris. Je balbutiai :

— Comme les 4/3 des moutons qui survivent sur cette planète, je me fais aspirer les neurones par les écrans. Et vous... à part vouloir me tripoter les kiwis ?

— Je traversais le parc quand soudain je t'ai reconnu. Ça fait des années que je te recherche... mon fils.

Ah la vache ! Tu parles d'un scoop ! Le temps de reprendre mes esprits et de m'écarter de cette vieille vicelarde, je rétorquai :

— Et le premier truc que vous faites quand vous retrouvez votre gamin, c'est de lui caresser les p'lotes ?

— Écoute Sylvestre, ne te mets pas en rogne, je...

— Mais qu'est-ce vous débloquez avec votre Sylvestre ? Je m'appelle Lionel.

Aussitôt je me levai et m'évaporai de cette histoire.

Tu parles d'une promenade à la con. J'étais venu dans ce parc pour me dégourdir les cerceaux et me reposer. Elle m'avait foutu le doute, cette conne. À cause d'elle, je replongeai dans les souvenirs.

Il est vrai que je n'avais pas revu ma daronne depuis l'enfance.

Après que mon père eut repeint la piaule avec sa cervelle, ma mère avait décidé de nous changer les idées. Elle nous avait emmenés en vacances à Damgan, en Bretagne. Tout était prêt : la bagnole remplie ras la gueule, les valoches sur la galerie, le barbec dans le coffre. On avait même pris Pouket, notre berger allemand pour le plus grand plaisir des voisins qui en avaient plein le cul de se faire mordre.

On avait roulé quelques heures quand ma mère en a eu marre d'entendre le chien gueuler. Elle fit comme tous les enculés au moment des vacances. Elle stoppa la guinde à côté d'un bois, me demanda de faire pisser le clébard. La suite, vous la devinez. La bagnole s'éloigna rapido du bois, sans le chien... et sans moi. Ma daronne m'avait oublié.

Chapitre 2

Je recollai les feuilles de mon agenda pour retourner en 2005

Le personnel de la maternité était en grève depuis deux semaines.

Des food trucks bouchaient l'entrée de l'hosto et des caravanes de gitans étaient installés sur le parking. On n'avait jamais vu un tel merdier à l'hôpital Sainte-Marie de sa Mère. L'infirmière en chef, seule à bord, gueulait sur des ancêtres qui faisaient la course en fauteuil roulant dans les couloirs.

Chambre 13, une millionnaire se pliait en deux dans son plumard. Elle hurlait à la mort pour qu'on lui colle une péridurale. Son mari, quant à lui, grillait des merguez avec les romanos sur le parking. Ce grossium de la bourse, adulé des médias, préférait les licenciements et les coups de pute envers les faibles, plutôt que d'être aux côtés de sa femme qui allait sortir le poulet du four.

C'est dans ce bordel sans nom que la petite fille de la chambre 13 se retrouva, par erreur, dans la turne d'une famille de cassos. Les Gripin. Les cigognes avaient décidé de larguer la môme dans une poubelle.

Minouille, la mère, ne s'était pas rendu compte du changement de berceau. Elle était si heureuse d'avoir une fillette. Sa première.

Stanislav Gripin, le daron, avait l'âme d'un voyageur. Il connaissait par cœur l'itinéraire de toutes les prisons françaises où il résidait régulièrement. C'était sa famille qui lui manquait le plus quand il était en taule.

Minouille Gripin, la mère, un pachyderme bien sympathique, était attirée par la bouffe, le biberon et les minables. Elle avait décroché le couplé gagnant avec deux tocards à la maison. Elle passait la plupart de son temps à s'occuper de son lardon Marcus pendant que l' élu de son cœur et de son gros derche griffonnait des croix sur les murs de sa cellule. Elle se serait taillé les veines pour eux. Elle deviendrait une mère pour moi.

J'enlevais de nouveau les feuillets de mon calendrier pour revenir en 2025. La famille Gripin s'était retrouvée expulsée de leur appart.

Ils logeaient tous désormais dans une vieille baraque proche de la banlieue de Rennes, dans un lieu-dit appelé : « La Trimardière ».

Pas bricoleurs pour un rond, le paternel et son fils s'étaient lancés dans la restauration du palace. Les travaux avaient été interrompus quand Stanislas Gripin s'était fait gauler par les archers du roi alors

qu'il piquait des palettes pour fabriquer des fenêtres et des meubles. Résultat de l'opération : trois mois de bagné pour son coup du siècle.

Pendant que son père purgeait sa peine, Marcus avait gagné deux vieilles caravanes au poker. Elles avaient trouvé place de chaque côté de la baraque. Un peu à la Versailles.

Marcus, le fils, vingt-deux bougies au compteur logeait dans la plus grande et la plus cradingue. Ce gros dégueulasse pensait que les balais ne servaient qu'aux sorcières. Malgré ça, il réussissait quand même à faire venir des greluches dans son gourbi à roulettes. Pas fières les gonzesses de se farcir un branque pareil. Pour attirer les filles dans son piège à souris, il leur payait quelques litres de rouquin et l'affaire était pliée.

Dans l'autre caravane, Miranda s'était aménagé un véritable cocon à son image. Tout le contraire de son frère. Du haut de ses vingt piges, elle n'avait jamais repiqué de classe et collectionnait les bonnes notes. Elle rendait dingues tous les lascars, à commencer par le cureton du bled qui aurait dû être locataire à vie dans un pénitencier pour les dérangés du falzar. Sa hiérarchie bienveillante lui avait épargné les tracasseries qui conduisaient entre les murs d'une cellule à Alcatraz.

Le contraste était saisissant entre la tapée de déjantés avec qui Miranda vivait et elle qui était curieuse de tout. Pas beaucoup de rose dans le tableau qui racontait sa vie. Elle pensait qu'en étudiant beaucoup, elle pourrait s'émanciper de sa famille marginale et, ainsi, s'offrir un avenir plus radieux.

Un soir de pleine lune, pendant que les chats de gouttière se foutaient sur la gueule, le menu à la carte proposait : en entrée, museau de cochon vinaigrette, jambon de cochon de chez « carouf », frites de patates douces et un yaourt moins 0% en dessert. À peine passée la quarantaine, maman Minouille avait entamé un régime. En cinq ans, elle avait dû perdre trois kilos. Le truc qu'elle n'avait pas perdu, c'était son goût pour la bouteille. Il y avait toujours dans le stock quelques quilles de piqueton pour étancher la soif. Stanislas interrompit le concert des fourchettes.

— Marcus, faut qu'on cause. J'en ai ras le bol de te voir glander à longueur de journée. J'ai pensé à un truc. J'ai un pote, un ancien boxeur en convalescence, qui pourrait te coacher pour devenir pro. Y a un max d'oseille à se faire !

— Papa ?... C'est dur la boxe ? demanda Marcus les yeux aussi expressifs qu'un veau.

— Suffit de balancer des gnons dans la tronche du mec d'en face.

— Mais c'est quoi les règles ?

— Je viens d' le dire ! Cogner le type jusqu'à ce que sa mère le reconnaisse plus.

Miranda se mêla à la discussion.

— Papa, as-tu envisagé une minute que ce soit maman qui ne reconnaisse plus Marcus ?

— Ah ! J'l'attendais celle-là... L'oiseau de malheur qui va nous porter la scoumoune, la cerise, le mauvais œil. T'as vu les bras de ton frère ? On dirait des traversins. Il nique tout le monde au bras de fer. Le nombre de tournées qu'on s'est fait payer au bistrot, hein, mon Marcus ?

— T'as raison Papa. Qu'est-ce tu fais chier, toi ? T'as lu deux bouquins et tu te prends pour quelqu'un.

— Ça fait toujours deux bouquins de plus que toi, Einstein !

— Arrêtez vos conneries tous les deux, vous m'emmerdez, trancha leur daron.

Soudain, on frappa à la porte. Aussi sec, le cerveau de Stanislas se mit en warning. Minouille jeta un œil discret à la fenêtre pensant voir débarquer les huissiers taxer le reste des meubles. Soulagement. C'était deux petits dealers que la famille connaissait. Elle ouvrit la porte.

— Salut les gars ! Entrez.

Les lascars prirent place à table. Stanislas leur proposa une timbale de pinard. Les p'tits trafiquants entamèrent la conversation.

— Stan, on est venu te proposer un deal. On te lâche un gros paquet de weed si Marcus nous laisse gagner au bras de fer vendredi prochain au « Shogun ». On aimerait gagner un peu de zeille avec les paris et ça permettrait de se faire des meufs.

Au bout de deux heures, une fois le marché conclu et leur foie qui réclamait une trêve, les petits voyous décampèrent.

La famille Gripin avait les hublots fixés sur la valoché qui contenait l'herbe et emboucanait le salon. Miranda prit la parole.

— Et vous comptez en faire quoi de toute cette drogue ?

Le père adressa un clin d'œil à son rejeton.

— On ira avec Marcus l'écouler dimanche au marché. On se mettra en face de l'église et de l'école, c'est les meilleures places.

Miranda les observait un à un, essayant de piger d'où venait sa différence. Elle les aimait, mais elle aurait voulu qu'ils arrêtent de foncer dans les plans foireux.

Quel parcours sordide l'avait menée dans ce bled à la con et cette vie pourrie ?

Moi, Lionel Hordrel, le zhéro de cette histoire, j'avais une petite idée de la réponse :

« Il y en a qui collectionnent les rayons de soleil pour embellir leur existence. Certains entassent du pognon qui prend trop de place pour rentrer dans le cercueil. Et d'autres accumulent exclusivement les emmerdes ».

Chapitre 3

La journée qui venait de s'écouler ne méritait pas de figurer dans les annales. En tous cas, pas dans les miennes. Je m'étais fait chier comme un rat.

Je décidai d'aller écluser quelques binouses au bar du coin. Dans le troquet, il n'y avait pas foule, mais de la vie. Un type s'entraînait aux claquettes en répétant qu'il avait un « pestacle » le soir. Un autre barge jouait au Baby-Foot en courant autour, tout seul. Trois souldards carbonisés au whisky-coca jetaient des fléchettes n'importe où.

— Salut Lionel ! Qu'est-ce que tu bois ? s'enquit Darry, le taulier du « Barouf ».

— Une p'tite mousse s'il te plaît.

Nous tapions la discussion, Darry et moi, quand une nénette à moitié noyée dans la bibine se traîna jusqu'à moi. Avant de retourner à sa vaisselle, Darry m'offrit un coup d'œil compatissant.

— Hello beau blond... Tu payes une bassine ?

— Si tu veux. Mon flair me dit que tu carbures au Ricard. C'est quoi ton p'tit nom ? demandai-je à mon pilier de bar.

— Kimono.

— C'est ton surnom parce que tu fais du judo ?

— Pas du tout... c'est ma mère qui m'a appelé comme ça... elle kiffait les nems.

Quand t'as des vieux assez branques pour te coller un prénom pareil à la naissance, t'es bon pour passer

le reste de ta vie sur la bande d'arrêt d'urgence et les bistrots.

Il fallait que j' me casse de ce guêpier. Presque 19h00. De toute manière, elle partait mal mon idylle. Je ne me voyais pas assurer ma descendance avec une barrique sponsorisée par la maison Ricard. Ça tombait bien, j'avais rencard chez mon pote Stan. Il voulait que je prenne son fils en main pour en faire un boxeur. Tu parles d'une idée.

Je connaissais bien son fils. Une caverne à la place du ciboulot. Vu mon glorieux passé en tant que boxeur pro, je nous voyais mal parti. Mais bon... fallait que je m'occupe. Puis j'avais besoin de rentrer un peu de flouze même si je savais que je me lançais probablement dans un truc bancal.

Il faisait un super temps et ça sentait l'herbe coupée. Pas trop de circulation en campagne. J'étais franchement bien dans mes boots.

J'arrivai chez les Gripin, à pinces. Pour ceux qui n'auraient pas suivi, ou pour je ne sais quelle raison, d'autres qui débarqueraient à cet endroit : je me suis fait tirer mon scooter dans le chapitre 1. Donc, après m'être tapé trois bornes, je frappai à la porte.

— Salut Lionel ! beugla Stan en m'enlaçant comme un frère. Vas-y rentre.

Dans le salon, Minouille et Marcus étaient affalés dans le canap' à regarder une émission pour les pulvérisés du citron.

— Tu bois quoi ?

— C'que tu as. Un truc léger. Mon chirurgien m'a filé des cachetons contre la rouille à cause de la ferraille que j'aie dans le corps. Il m'a dit que son traitement et la liche ne faisaient pas bon ménage.

— J'ai un petit cidre pas mal du tout. Tu m'en diras des nouvelles.

— Miranda n'est pas là ? demandai-je en zieutant partout avec mes jumelles.

— Dans sa caravane. J'là comprends pas cette gosse. Toujours fourrée dans ses bouquins. J'sais pas ce que j'vais en faire.

J'étais sur le point de lui dire que c'était peut-être justement une chance qu'elle ait la tête dans les livres au lieu de l'avoir dans les magouilles de merde, quand on frappa à la porte d'entrée. Stan fit un signe de la tête à Minouille pour qu'elle aille voir.

— C'est un mec en costard, lâcha Minouille, sceptique. Elle ouvrit la lourde avec la délicatesse d'un videur de boîte.

— C'est pour quoi ?

C'était un type aussi fin qu'une tranche de jambon, engoncé dans un costume fait sur mesure chez Zara pour cent cinquante balles. Un minable qui parcourait la région pour trouver des clients.

Il allait être servi.

— Euh, bonjour, madame Gripin, Bartolomé Carnédril, je représente la maison « Le Bouquinier ». Nous sommes spécialisés dans la diffusion de la connaissance... pas le temps de finir sa phrase.

— Fais-le entrer Minouille ! brailla Stanislas.

Le bonhomme posa sa valoché pleine d'encyclopédies sur la table. Il continuait de vanter la qualité de ses produits quand Stan le coupa dans son élan.

— Merci pour les bouquins ! Tu peux te barrer.

Comprenant que les options qui restaient étaient nulles, il se dirigea vers la porte d'entrée. Mais Marcus prit le relais.

— Attends une minute, chef ! Elles sont toutes neuves tes grolles... on dirait qu'on fait la même peinture.

Il n'en menait pas large le copain. Il retira ses tatanes en plume de castor et disparut dans la nuit noire.

— Lionel, j'voulais que tu viennes pour causer de Marcus. J'veux le mettre à la boxe et que tu le gères. Il est pas bien malin, mais il a une putain de droite.

— Stan ! en boxe, il ne suffit pas de mettre des pains. Il faut les éviter aussi ! Plus de beuh, plus de petite, pas de baise avant les matchs. Tout le toutim.

— Je sais, ça va être duraille au début. Mais toi, avec ton expérience, on a une chance !

Je m'enfilai une petite gorgée de son cidre.

— Tu parles d'une expérience, je me suis fait écarteler sur le ring en quelques secondes. L'arbitre n'a même pas eu le temps de retirer les mains de ses fouilles.

J'admirais l'enthousiasme de Stan. Quand il avait confiance, il ne faisait pas semblant. Marcus nous rejoignit, les nougats enfoncés dans ses tout nouveaux mocassins. Son père lui signifia qu'à partir du lendemain, sa vie allait changer.

— Comment ça plus de gonzesses ? J' vais faire comment pour me faire éponger les cerises ?

— On n'en est pas là, Marcus ! le rassurai-je. Juste quelques jours avant les matchs. Tes nanas pourront se passer de toi un moment. En revanche : plus de biberon, plus de beuh, plus de clopes, un sommeil régulier et des repas à heures fixes. Si tu arrives à suivre mon entraînement, on peut envisager l'avenir sereinement. La bouille de Stan s'illumina.

— On va tous les niquer mon fils. Imagine ta mère devant la télé te voyant massacrer un mec et gagner du pèze. Quelle fierté !

La porte d'entrée s'ouvrit. C'était Miranda. Un rayon de soleil. Je sentis ma moelle faire des loopings. Elle vint vers moi, je me levai.

— Comment vas-tu, Lionel ? Papa a dit que tu étais en convalescence. Je m'inquiétais pour toi.

« Je m'inquiétais pour toi ». Quelle belle phrase,
je ne me rappelais pas l'avoir entendue auparavant.
C'était du miel sur ma carcasse en ferraille.